

Avis au lecteur,

1917 : Troisième année d'éloignement de M DELATOCHE, curé de Montboissier. Voici la suite des lettres in extenso du Bulletin mensuel des paroisses du canton de Bonneval de 1917.

Jean-Luc Durand

JANVIER 1917

Serbie, 26 novembre 1916

Mes bien chers paroissiens,

La plaine est vaste et marécageuse. Une rivière la traverse. De tous côtés, des montagnes s'aperçoivent dont les plus hautes cimes sont recouvertes de neige. Ici et là, on rencontre de petits villages. Les uns sont détruits, les autres restent debout. Des chevaux et des chiens, paraissant n'avoir plus de maîtres, errent solitaires dans la campagne. Voilà le spectacle que j'ai sous les yeux au moment où je vous écris ces lignes.

Mon abri est des plus modestes : un trou creusé dans la terre humide, une toile de tente pardessus, un peu d'herbe sèche à l'intérieur. Cinq amis me tiennent compagnie et leur société m'est d'un puissant réconfort aux heures d'ennui et de lassitude : l'Évangile, l'Imitation de Jésus-Christ, mon crucifix, mon chapelet, et enfin un livre tout petit, mais rempli de bonnes choses quand même, intitulé : « En guerre. Dieu au soldat. »

Pendant ce temps, grave et profonde la voix du canon se fait entendre fréquemment et nous rappelle sans cesse aux réalités de l'au-delà. C'est étonnant comme cette voix est éloquente et persuasive. On prétend qu'elle vaut un prédicateur. J'en suis très persuadé, après l'avoir constaté plus d'une fois. Je vous citerai deux cas.

Le 28 et le 29 octobre furent des journées mémorables pour nous. Le canon avait grondé, puissamment la veille et du matin au soir nous avait répété : « Attention, c'est demain l'attaque ». J'aurais voulu auparavant procurer à nos chers combattants la suprême consolation d'assister à la messe. Je ne pouvais y songer, vu l'emplacement que nous occupions, beaucoup en auraient profité pour s'approcher de la Sainte Table et puiser ainsi à la divine source la force et le courage. Je me rendis dans différents groupes de soldats, je les exhortai à se repentir de leurs fautes et je donnai l'absolution générale. J'eus alors la satisfaction de remarquer des officiers aussi bien des soldats incliner respectueusement le front et faire religieusement le signe de la croix, quand je levai la main pour faire descendre le divin pardon, dans les âmes bien disposées. Ce geste plut, comme me le prouvèrent les témoignages de gratitude qui me furent ensuite exprimés.

Inutile de vous dire que nos braves se montrèrent à la hauteur de leur noble tâche, allant résolument là où le devoir le prescrivait, refoulant l'ennemi, en infligeant des pertes sérieuses. Mais, hélas ! nous aussi nous avons vu tomber des nôtres. Certains trouvèrent une fin glorieuse sur le champ de bataille. Parmi ces héroïques victimes, il y en avait qui m'étaient particulièrement chères. Je les rangeais parmi mes meilleurs paroissiens de guerre. Mon cœur saigna quand me parvint la nouvelle de leur décès. Je me consolai en pensant que leur mort, qui n'avait été que le reflet de leur vie fut de celles qui ouvrent le ciel tout grand.

A côté des tués, il y eut les blessés. A l'égard de ces derniers, j'eus à exercer mon double rôle d'infirmier et de prêtre. Mes mains furent tachées du sang de ces glorieux mutilés, dont il me fallut panser les plaies. Je visitai tous ceux qui étaient le plus gravement atteints, leur donnant des paroles d'encouragement, les bénissant, les absolvant, leur administrant même au besoin Extrême-Onction. Quelques-uns expirèrent entre mes bras. Tous étaient admirables de résignation au milieu de leurs souffrances. Oh ! Sainte religion, combien tu sais adoucir les maux des malheureux !

De nouveau, le 13 novembre, le canon tonna d'une façon inaccoutumée. Une autre attaque avait lieu le 14. Elle fut plus importante que la précédente, mais aussi les résultats en furent plus appréciables pour nous. Il s'en suivit en effet de la part de l'ennemi un recul notable dont je ne connais pas encore actuellement toute l'étendue. Je sais cependant que nos adversaires se replièrent fort en arrière et que nous avançâmes sérieusement. Le 15 novembre, je visitai le champ de bataille La portion occupée par nos ennemis fut littéralement labourée par les obus de notre artillerie. Des tranchées bulgares il n'existait plus que les traces.

Quand je parcourus ce terrain, qui la veille avait été le théâtre de luttes acharnées, on achevait le transport des blessés. On avait même déjà commencé à procéder à l'inhumation des morts. Je restai pour bénir les tombes de ces derniers. « O Seigneur, à ces sublimes combattants accordez l'éternel repos. Oubliez leurs péchés que, par suite de l'humaine faiblesse, ils commirent durant leur vie pour ne vous souvenir que de la grandeur de leur sacrifice et de leur générosité à l'accomplir. » Notez, mes chers paroissiens, que parmi ceux qui avaient participé à cette seconde attaque, beaucoup avaient eu le bonheur de recevoir l'absolution. C'est avec une conscience en règle qu'ils

avaient affronté bravement la mort.

Il m'est agréable et doux de féliciter et de remercier les personnes qui prêtent leur concours à M. le curé de Bouville soit en catéchant les enfants, soit en gardant le dépôt de notre journal catholique et de notre bulletin mensuel. Ma reconnaissance va également à ceux qui procurent à M. le curé de Bouville la possibilité de se rendre régulièrement au milieu de vous pour assurer à Montboissier le service religieux. Je n'apprécie pas peu un tel dévouement. Je prie Dieu de vous bénir, vous qui aimez à vous dévouer ainsi.

Un an nouveau commence. A travers les immenses espaces qui me séparent de vous depuis de longs mois cette lettre vous portera mes vœux les plus affectueux, Le premier jour de l'année était un jour de réjouissance. La joie remplissait alors tous les cœurs ; que les temps sont donc changés ! Partout, c'est le deuil et la tristesse. Qu'ai-je à vous souhaiter en ces douloureuses circonstances ? Je souhaite le retour prochain et triomphal des vôtres, de ceux qui combattent et de ceux qui sont captifs en terre étrangère. A vous qui pleurez la mort d'êtres chéris je souhaite la consolation dont vous avez si grand besoin. Je vous souhaite à tous la santé, le succès dans vos entreprises, l'union entre vous. Je vous souhaite la paix de l'âme, la paix avec Dieu. Cette paix n'existe point pour le pécheur; mais elle est très réelle pour celui qui vit de la vie de la grâce. Au-dessus de tout cela, mes chers paroissiens, je vous souhaite le bonheur du ciel, qui doit marquer le terme de nos épreuves ici-bas. Un malheureux qui était tombé dans un affreux désespoir, s'écriait un jour : « Oh ! que c'est beau le ciel ; mais le ciel n'est pas pour moi. » Tout autre sera notre langage : « Oh ! que c'est beau le ciel, le ciel est pour nous. » En effet, il y a place pour tous au ciel, puisque le Christ est mort pour tous les hommes. Mais, le ciel, il faut que nous le méritions en accomplissant nos devoirs de chrétiens. Notre Seigneur nous en donne l'assurance lorsque, en réponse à la demande que lui adressa un jeune homme, il présenta l'observation des commandements comme la condition indispensable du salut éternel. Or, l'expérience quotidienne nous apprend que l'obéissance absolue à la loi de Dieu est parfois très pénible. Il est des exigences auxquelles notre nature déchue, abandonnée à ses seules forces, est incapable de se plier. C'est alors que Dieu s'incline miséricordieusement vers nous pour nous offrir le secours de sa grâce A nous de nous assurer ce secours divin par de ferventes supplications. Je prie Dieu et la Sainte Vierge de réaliser les vœux que je forme pour vous.

Croyez, mes bien chers paroissiens, à mes sentiments dévoués en Notre-Seigneur.

J. DELATOCHE

MARS 1917

Grèce, 19 janvier 1917.

Mes chers paroissiens, « Loin des yeux, loin du cœur, dit on. » La première partie de ce proverbe n'est que trop vraie pour moi, mais non la seconde. Car, si vous pouviez lire dans mon cœur, vous verriez combien votre curé vous aime. Et, pour vous prouver que mon affection pour vous n'a pas diminué depuis 23 mois que je vous ai quittés, je prends la résolution de vous écrire tous les deux mois cette année

Cette fois, je vous dirai peu de chose de mon séjour en Orient. La censure militaire ne me permettrait pas d'ailleurs d'entrer dans de longs détails. Je me contenterai donc de vous raconter brièvement comment nous avons fêté Noël.

Vers le 20 décembre, nous abandonnions la plaine marécageuse pour aller nous fixer dans les montagnes rocheuses de la Serbie. Le 23 décembre, nous sommes installés au point que nous devons occuper pendant une semaine. Noël arrive. Il est convenu qu'on le célébrera de son mieux, quoiqu'à proximité de la ligne de feu. Sous la direction de leur officier, des soldats mettent tous leurs soins et tout leur cœur à dresser un autel au milieu des rochers. On apporte des branchages, de la mousse, des bougies, une table, des toiles de tente, une couverture. Et alors chacun travaille, et c'est merveilleux. Quand vient le soir, c'est fini. Les joyeuses sonneries des cloches de France ne viennent point cette année encore réjouir nos oreilles et nous annoncer le retour béni des douces fêtes de Noël. Le canon gronde plus que de coutume et nous fait craindre une attaque ennemie. « Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle où l'Homme-Dieu descendit parmi nous... » entonne une voix d'artiste. En effet, la messe a commencé, car il est minuit. Officiers et soldats, tout le monde est là. Au cours de la cérémonie, qui sera si recueillie, on entendra chanter nos vieux cantiques populaires. La messe s'achèvera dans le silence, car le canon se sera tu.

Je pars vers une heure, muni d'une lanterne et accompagné d'un agent de liaison. J'ai promis la messe de l'aurore à un autre bataillon qui n'a pas de prêtre. Cette promenade nocturne s'accomplira pas sans difficulté. Il y aura au moins dix ravins à traverser. Si faible qu'elle sera, notre lumière n'en sera pas moins repérée par les Allemands qui seront en face. Il faudra éteindre, car les mitrailleuses tireront sur nous. A 2 heures, nous sommes rendus. Quelques caisses à munitions sont entassées les unes sur les autres derrière un rocher géant. C'est l'autel sur lequel le Christ, Prince de la paix, va descendre tout à l'heure. Deux bougies ! C'est assez, Pas de chants ! C'est plus prudent. Nous ne sommes qu'à cinq cents mètres des lignes ennemies. La messe se termine comme elle a commencé..., sans aucun bruit. Des marins habiles graveront sur le rocher géant le souvenir et la date de cette calme et impressionnante cérémonie.

Privilège exceptionnel, l'Église autorise ses prêtres à dire trois messes à Noël. Je jouirai de ce privilège :

avant le lever du jour, je regagne mon abri. Là même où nous célébrâmes à minuit la naissance de Jésus, nous nous réunirons de nouveau à 9 heures pour chanter la grand'messe. De douze chanteurs se composera le lutrin. A l'exécution de la « messe royale de Dumont » il n'y aura rien à reprendre, tant ce sera parfait. Plusieurs circonstances empêcheront les communions d'être plus nombreuses qu'elles ne le furent. Ceux qui n'auront pu satisfaire leur piété sous ce rapport le feront les jours suivants. Dans la semaine de Noël, nous quittâmes les montagnes serbes pour aller demander à la Grèce un peu de tranquillité et de repos. C'est à la veille de retourner sans doute en Serbie que je vous écris. Nous en parlerons plus tard.

Soyez fidèles à votre pays comme vous l'avez toujours été jusqu'à présent, mes chers paroissiens. Aimez votre terre, cette terre qui fut fécondée par la sueur de vos ancêtres. Sous le rapport de la fertilité, vous habitez une des régions les plus attachantes. C'est pour cette raison précisément qu'on a surnommé la Beauce le « grenier de la France. »

Vous montrez que vous aimez vos champs par le zèle que vous déployez à les cultiver, malgré les difficultés de l'heure actuelle. En effet, ceux qui en temps normal menaient les travaux de la terre en ont été arrachés par la guerre et luttent pour l'honneur et la défense de la patrie, avec quelle vaillance, est-il besoin de le rappeler ? Aussi, de ses mains tremblantes et qu'il croyait désormais inaptés, le vieux père a repris la charrue, il a assuré la moisson prochaine en semant le bon grain. La femme s'est associée à ce dur labeur, auquel son passé ne l'avait point préparée, on l'a vue se mettre résolument à la faux et parfois même conduire la fauchaison en tête des travailleurs. Il n'est pas jusqu'aux enfants eux-mêmes qui n'apportent leur généreux concours à cette grande œuvre. Comme vous m'apparaissez admirables, mes chers paroissiens, lorsque j'apprends que loin de vous décourager et de vivre dans l'inaction, vous vous efforcez, par tous les moyens de faire produire le plus possible à vos terres ! L'histoire redira en des pages glorieuses l'héroïsme de nos soldats. Elle parlera aussi en termes élogieux de l'activité de nos populations agricoles pendant la guerre.

Quand vous sentez vos forces défaillir et le chagrin envahir votre âme, regardez votre clocher, qui s'élève au milieu de vous et qui préside à vos travaux, si je puis m'exprimer ainsi. Il vous rappellera le Christ qui s'est écrit un jour : « Venez à moi, vous tous qui travaillez, qui êtes fatigués, qui êtes dans la peine, et je réparerai vos forces, je vous consolerais. » Quand malgré vos efforts, la terre se montrera ingrate, regardez votre clocher, et invoquez Celui qui donne aux champs leur parure et leur fécondité, qui envoie tour à tour la pluie et le beau temps. Même quand tout va bien, regardez votre clocher. Il vous rappellera votre titre de chrétiens, votre titre d'enfants de Dieu et de

l'Église; il vous rappellera vos immortelles, destinées et vous empêchera ainsi de vous laisser trop absorber par les besognes matérielles au point d'oublier complètement « l'unique chose nécessaire. » les intérêts supérieurs de votre âme.

Je n'ignore pas que bien rudes et bien pénibles sont vos journées. Cependant, quand le soir est venu, il vous reste encore quelque chose à faire. Vous avez fini de vaquer à vos occupations de l'intérieur. Toute la famille est maintenant réunie. En d'autres temps, combien douces étaient ces réunions familiales ! Gaie et animée en était la conversation. C'est la guerre. La conversation est devenue languissante et interrompue par des silences fréquents et prolongés pendant lesquels la pensée s'envole en quelque sorte vers les absents. Quelques larmes mouillent les paupières et perlent sur les joues. La scène que je vous peins, n'est-ce pas celle qui se renouvelle quotidiennement dans nombre de foyers ? Vous vous disposez donc à aller demander au sommeil le délassement et l'oubli momentané de tout ce qui fait de notre vie ici-bas une « vallée de larmes. » Ne manquez pas alors de prendre quelques minutes pour les donner à Dieu. Oui, à genoux, mères et épouses chrétiennes ; à genoux, pieuses sœurs ; à genoux, chers enfants ; à genoux au pied du vieux crucifix ou devant l'Image bénie de la Vierge. C'est l'heure sacrée et délicieuse entre toutes de la prière. Oh ! qu'elle ne soit jamais omise cette prière ! Qu'elle soit fervente, confiante et surtout persévérante ! Vous avez tant de choses à solliciter de Dieu. Priez pour votre fils ou pour votre mari, pour votre frère ou pour votre père qui, peut-être, en ce moment, sentinelles vigilantes, montent la garde aux créneaux de la tranchée sous le froid et sous la pluie ; qui, peut-être, au risque d'être atteints par quelque balle ennemie, s'avancent lentement à la faveur de la nuit, pour surprendre les mouvements de l'adversaire ou pour reconnaître ses positions ; qui, peut-être, participeront demain à une attaque meurtrière ; qui, peut-être, sont captifs en terre étrangère depuis de trop longs mois. Hélas ! si celui qui vous a quittés n'est plus, priez pour recommander son âme à Dieu et pour obtenir la grâce de le revoir au ciel. Faites cela, et croyez bien que Dieu et la Vierge Marie, que nos peines ne laissent point insensibles, entendront vos ardentes supplications. Faites cela et vous vous sanctifierez, comme se sont sanctifiés tant d'autres dans la même condition que vous.

Vous aimez votre pays, mes chers paroissiens. Inculquez cet amour dans l'âme de vos enfants. Que ceux-ci ne désertent pas facilement et sans motif sérieux la campagne pour courir à quelque grande ville, où ils espèrent trouver bonheur et fortune, et où trop souvent les attendent d'amères déceptions, la misère, et j'ajouterai, parfois aussi, la ruine de la santé et la perte de l'âme. Même l'appât d'un gain certain ne doit pas les arracher à leur pays natal, quand des raisons d'un ordre plus élevé leur prescrivent d'y demeurer. Et puis, la

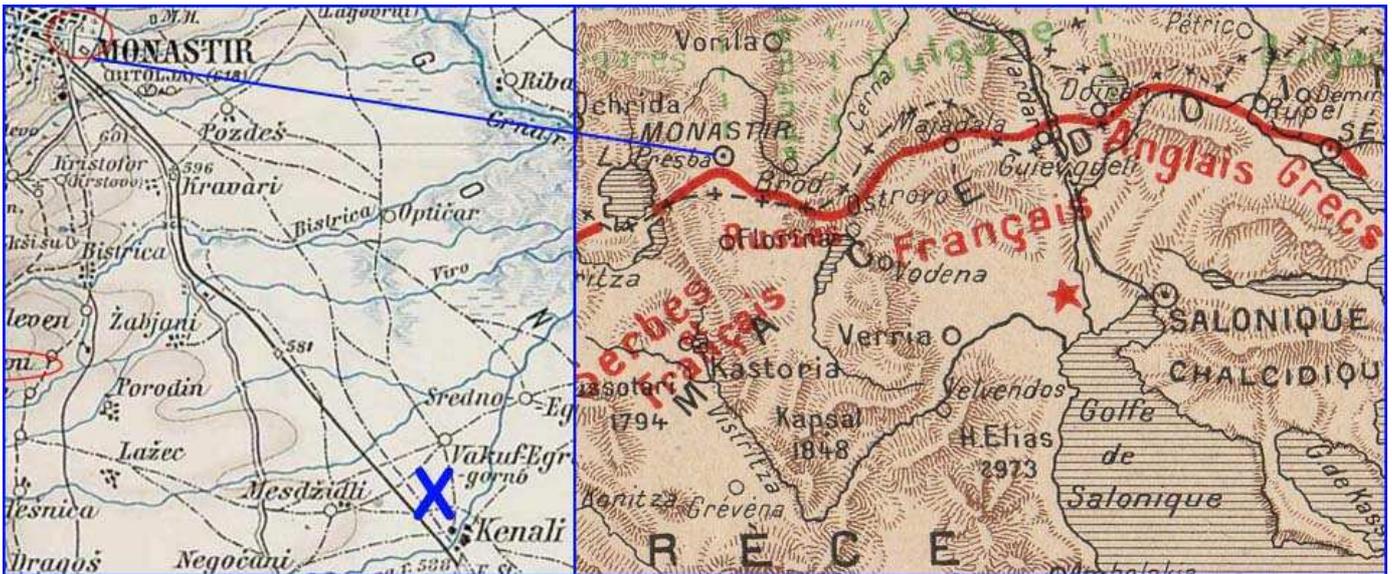
terre n'aura-t elle pas besoin des bras de tous ses fils, pour rester aussi productive que dans le passé ? Combien parmi nos chers et braves travailleurs agricoles ne reviendront plus au village, parce qu'ils seront tombés sur les champs de bataille sans se relever et ne pourront plus par conséquent apporter leur participation à l'œuvre capitale de la culture du sol ! Il faudra donc suppléer à leur absence en gardant chez nous tous les concours qu'il nous sera possible d'y recueillir. Et, ainsi, mes chers paroissiens, vous aurez

Le lieutenant-colonel Cluzeau,
commandant le régiment.

Signé : Cluzeau

Toutes nos félicitations à M. l'abbé Delatouche, curé de Montboissier qui, depuis bientôt deux ans, affronte avec vaillance les fatigues et les dangers de la guerre en Orient

L. H.



contribué à maintenir ce qui fait en partie la richesse de la France : l'agriculture.

Je tiens à vous redire en terminant que je ne cesse de vous suivre par la pensée et par la prière au milieu de vos dures et longues épreuves. Je demande à Dieu que l'année 1917 en marque définitivement le terme. C'est du reste notre ferme espoir à tous.

Agréez, mes chers paroissiens, l'expression de mon dévouement en notre Seigneur;

J. DELATOCHE, curé de Montboissier.

AVRIL 1917

Armée d'Orient. — Citation à l'ordre du jour :

Il est assez difficile de trouver les citations de l'armée d'Orient. Nous sommes heureux de pouvoir reproduire la suivante qui est déjà vieille de plusieurs mois, mais qui n'a point perdu son sel.

Décision du 15 octobre 1916

n° 158.

Delatouche Jules, soldat infirmier, courageux et dévoué.

A, le 9 octobre 1916, sous un vif et long bombardement, relève, aidé à soigner et à transporter un de ses camarades grièvement blessé.

Aux armées, le 15 octobre 1916.

MAI 1917

Grèce, 30 mars 1917.

Mes bien chers paroissiens, dans une de mes précédentes lettres, je vous ai cité les principales régions de la Grèce ou plutôt de la Macédoine grecque que nous avons parcourues. Je ne vous ai rien dit de la Serbie où nous avons pénétré, parce que la censure militaire m'imposait le silence. Il n'en va plus de même maintenant. Aussi, je vous fais suivre par la pensée nos troupes s'avançant en nouvelle Serbie ou Macédoine serbe.

C'est le 15 novembre, au lendemain d'une attaque fameuse. Nous sommes à droite de Kénali, près de la frontière, il est vrai, mais quand même en territoire Serbe Vers 3 heures du matin, l'ennemi, se sentant sérieusement menacé par nos ailes, a battu en retraite pour échapper à l'encerclement. Il a auparavant enterré ou emporté la plupart de ses morts de la veille. Cinquante cadavres bulgares gisent encore sur le sol. Mettant à profit le recul de l'adversaire, mon régiment progresse dans la mesure où celui-ci se replie. Pendant ce temps, je suis resté pour bénir les tombes de ceux qu'on inhume. Le dimanche, 19 novembre, les soldats fossoyeurs et moi nous rejoignons notre régiment. Comme notre régiment, nous nous engageons dans la plaine de Monastir, qui est la plus étendue de la Macédoine. Longue de 75 kilomètres, elle en compte 14 dans sa largeur. Cette plaine est arrosée par la

Cerna. Nous arrivons près du village de Bukri, si dévasté qu'il n'y reste presque plus pierre sur pierre. Pour passer de l'autre côté de la rivière, nous utilisons un immense pont de bois qui vient d'être reconstruit après avoir été détruit par les bulgares se retirant en arrière. Nous marchons encore. Déjà, le ciel s'endeuille de nuit. Nous rencontrons un capitaine serbe qui nous annonce que vers 11h.1/2 les troupes alliées sont entrées triomphalement dans Monastir. La population a accueilli avec des transports de joie ses libérateurs. Les maisons ont été pavoisées. Les acclamations ont retenti. Des fleurs ont été présentées aux soldats.

Nous traversons le pays de Négotin. Nous en distinguons un autre : c'est Ribartsi. Notre régiment s'y trouve. De Ribartsi nous apercevons demain Monastir, assise au pied des montagnes dont les plus élevées dépassent 2.000 mètres, Monastir compte moins d'âmes que Salonique. Cependant, c'est une ville importante, où l'on rencontre des orthodoxes, des israélites, des musulmans. Très restreint est le nombre des catholiques, qui y ont toutefois une église confiée à des Lazaristes. Des sœurs de St Vincent de Paul, venues de France, se consacraient avec succès avant la guerre, à l'instruction et à l'éducation d'une partie notable de l'enfance et de la jeunesse de Monastir. Leurs établissements ont été transformés en hôpitaux militaires. Cette nouvelle affectation ne les a pas préservés des obus ennemis. Furieux d'avoir été obligés d'abandonner la grande cité macédonienne, les Germano-Bulgares lui ont fait subir un bombardement des plus meurtriers. Il y eut beaucoup de victimes dans le monde civil et militaire.

Au bout de 2 jours, nous quittons Ribartsi pour pousser jusqu'à Novak, à 3 kilomètres plus loin. Nous nous y fixerons pour un certain temps, puisque nos adversaires se sont solidement retranchés au village d'en face, à Dobromir. A Novak une partie des maisons n'existe plus. L'église orthodoxe subsiste intacte. Les rares habitants restés ici doivent laisser leurs demeures pour de sages motifs. Le pays voit ses autres maisons s'écrouler successivement sous le feu de l'ennemi. Le séjour y devient de plus en plus périlleux. Il est des heures où l'on est forcé de l'évacuer pour y revenir ensuite. Quand je le puis, je dis ma messe. Je m'installe alors soit dans l'église orthodoxe désaffectée, soit dans une pauvre cuisine, soit même dans une étable vide, suivant les circonstances. Poussés par un très pieux désir, des soldats viennent y recevoir la Sainte Communion. D'autres retenus aux tranchées me prient de leur porter la divine Eucharistie.

Vers le 20 décembre, mon régiment quitte la plaine de Monastir pour aller dans les montagnes à la fameuse cote 1050. C'est là que nous fêterons Noël, comme je vous l'ai raconté. Les montagnes, au milieu desquelles nous vivons, sont parées de rochers parfois gigantesques. Elles sont généralement stériles, sauf en certains endroits où apparaissent des collines boisées.

Dans ces montagnes ruissellent en abondance des eaux courantes formant des cascades merveilleuses.

Le 30 décembre au soir, nous laissons aux Italiens la cote 1050. Nous marchons pendant toute la nuit. Nous arrivons au point fixé le 31 décembre au matin. C'est un dimanche. La messe se dit en plein air. Le lendemain, 1^{er} janvier, ma messe annoncée la veille et célébrée au milieu du camp réunit un grand nombre d'officiers et de soldats désireux de commencer chrétiennement l'année nouvelle, que l'on espère être l'année de la paix et de la victoire.

Le 4 janvier, nous repartons et rentrons en Grèce, à laquelle nous demanderons un peu de délasserment et de tranquillité. Le bruit du canon ne frappera plus nos oreilles. Le spectacle des blessés n'épouvantera plus nos regards. Nous aurons comme l'illusion que d'autres temps se sont levés. La région de Florina a été désignée pour être le lieu de notre repos. Nous nous établissons dans le village de Klestina, situé au pied de montagnes verdoyantes, où naissent chèvres et moutons. Nous ne sommes qu'à deux jours de l'Albanie. Klestina est parcouru en divers sens par une rivière. Les habitants se montrent accueillants à notre égard. Ils portent le costume macédonien ; ils parlent la langue macédonienne. Ils sont orthodoxes ou musulmans. Voilà pourquoi l'on remarque une église orthodoxe, que le pope mettra gracieusement à ma disposition, le dimanche pour ma messe. En semaine, pour offrir le Saint Sacrifice, je n'aurai qu'un hangar. Il y a également deux mosquées et l'on verra chaque jour le marabout monter dans le minaret, chanter Allah (Dieu) et convoquer ses fidèles musulmans à la prière.



Messe au camp de Zeïtenlik

Non loin de Klestina, se trouve un monastère orthodoxe. Les religieux n'y sont plus. Les plus fatigués de nos soldats s'y retirent. On aperçoit un château à mi-côte de la montagne.

Nous ne restons que deux semaines à Klestina où nous comptons demeurer plus longtemps. Nous sommes rappelés en Serbie. Nous partons sous la pluie. Nous voilà de nouveau dans les montagnes. Les marches s'effectuent très péniblement. A la pluie ont succédé la neige, la gelée et le froid. Nous arrivons sur le front. Des rochers nous abritent et empêchent

souvent les obus du nous atteindre. Nos installations laissent généralement bien à désirer. Neuf jours en lignes, neuf jours à l'arrière, telle sera notre vie dans ce nouveau secteur, qui d'abord sera calme, puis entrera dans une période d'activité croissante.

Les choses en étaient là, quand je quittai avec d'autres mon régiment pour me rendre au camp de Zeitenlik et y attendre le départ du bateau qui doit nous transporter en France. Avant même la reproduction de cette lettre dans le bulletin. je serai sans doute au milieu de vous. La pensée de vous revoir bientôt me cause une joie très vive.

Jadis, mes chers paroissiens, dans les familles chrétiennes existait une coutume bien louable. Lorsque le père, la mère et les enfants étaient réunis le soir on lisait quelques pages d'un certain Livre. Quand le dernier chapitre de ce Livre était achevé, on reprenait le premier chapitre et ainsi de suite. Combien l'on savourait avec délices la lecture de ce Livre dont les feuillets généralement étaient jaunés par le temps et par l'usage ! Vous avez deviné que je veux parler de l'Évangile. Pourquoi faut-il que cette pieuse coutume soit complètement tombée en désuétude ? En effet, il y a longtemps que le Saint Livre n'est plus ouvert quotidiennement. Si on l'a conservé, on l'a peut-être remis au fond de quelque meuble d'où il ne sort plus. Nous en sommes arrivés à avoir un triste spectacle : des chrétiens ignorant même ce qu'est l'Évangile. Pourtant, la lecture de l'Évangile, faite chaque jour, aurait de très heureux résultats. Elle nous initierait à la vie et à la doctrine trop peu connues de Jésus-Christ. Elle nous éclairerait sur nos obligations religieuses trop oubliées. Elle procurerait à notre existence trop vulgaire et si triste un peu plus d'élévation et de bonheur par là même. Puisqu'on a le loisir de lire des journaux et des livres profanes quand ils ne sont pas dangereux, il me semble que l'on prélèverait facilement sur ce loisir quelques moments pour parcourir un chapitre d'Évangile. Je m'engage à procurer un volume des Évangiles à tous ceux d'entre vous qui ne le posséderaient pas.

Agréé, mes chers paroissiens, l'assurance de mon entier dévouement en Notre-Seigneur.

J. DELATOCHE, Curé de Montboissier.

JUILLET 1917

Lettre de M. le curé de Montboissier

Cher M. le Doyen,

Depuis trois jours nous avons quitté l'Italie. Notre traversée ne s'effectue pas mal. Mais les circonstances nous imposent beaucoup de prudence. Aussi, nous mettons plus de temps pour arriver à destination. Nous avons aperçu plusieurs pays que nous n'avions pas encore vus jusqu'ici. Nous avons fait escale en rade de

Corfou ; nous avons longé une partie des côtes de l'Albanie et de la Grèce. J'espère que samedi ou dimanche au plus tard, nous serons rendus.

Je pensais vous envoyer une lettre pour le *Bulletin* de juillet. Cette lettre est encore à écrire. Elle ne pourra donc maintenant que partir de Salonique et n'arrivera certainement pas avant la fin de juin.

Je compte sur vos prières. Veuillez offrir mon souvenir à tous ces messieurs.

DELATOCHE. En rade de Navarin, 31 mai 1917.

AOÛT 1917

Serbie, 29 juin 1917.

Mes chers paroissiens, La France ne m'apparut jamais si belle que le jour où je la revis pour la première fois après une absence de 22 mois. Ce jour était celui de Pâques.

Laissez-moi vous tracer dans ses grandes lignes l'itinéraire que j'ai suivi pour arriver jusqu'à vous et ensuite pour regagner l'Orient lointain.

C'est le 14 mars. Il est 3 heures du matin. Donc, les ombres de la nuit enveloppent encore la terre. Peu importe, ils sont tous debout, ceux de mon régiment qui, après un séjour de 17, 20, 22 et même 24 mois en Orient, doivent partir pour la France. A 5 heures, le détachement quitte le village de Bermik, près duquel campe mon régiment, au repos pour 9 jours. On marche à pied jusqu'à Brov. C'est-là qu'un tramway nous prend, qui nous emmène à Saculovo. A Saculovo, nous montons dans un train qui voyagera pendant la nuit. Nous ne sommes plus en Serbie, nous voilà maintenant en Grèce. Nous longeons le beau lac d'Ostrovo. Nous passons à la gare de Verria, à droite de laquelle on aperçoit la ville du même nom. Verria n'est autre que l'Antique Bérée, où se retira St-Paul pour échapper à la fureur de certains habitants de Thessalonique, jaloux des succès évangéliques du grand apôtre. Enfin dans la nuit du 15 au 16 mars, nous entrons en gare de Salonique. On nous accorde quelques heures de repos au camp des passagers situé dans la ville. Le lendemain matin, nous nous rendons au camp de Zeitenlik, où il nous faudra attendre le bateau jusqu'au 1^{er} avril.

Je n'avais pas revu le camp de Zeitenlik depuis 9 mois. Je l'ai retrouvé complètement transformé. On y rencontre un grand nombre de soldats français, anglais, italiens, serbes, russes. Des maisons en pierres et en briques de construction récente, des baraques en bois, des tentes en toile abritent tout ce monde militaire. Des jardins fort bien cultivés agrémentent le camp de Zeitenlik. Malheureusement, aucun arbre n'est là pour offrir une ombre bienfaisante à ceux qu'accable la chaleur si intense déjà à cette époque de l'année.

Pendant les deux semaines que nous serons à Zeitenlik, j'aurai le bonheur de célébrer ma messe chaque matin dans la chapelle d'un orphelinat tenu par des sœurs de St Vincent de Paul et actuellement converti en hôpital militaire.

Puisque nous en aurons la facilité, un ami et moi nous visiterons Salonique, ou plutôt ce que nous ne connaissons pas de Salonique. Nous pénétrerons dans plusieurs églises orthodoxes, telles que Ste-Sophie, la métropole ou cathédrale, St-Georges, la Paraskévi, St-Nicolas, les Saints-Apôtres, les 40 martyrs. Nous entrerons dans une riche mosquée musulmane. Ce sera à l'heure de la prière. Les Musulmans seront assis à la mode orientale sur des tapis recouvrant le sol et, en chantant, adresseront à Allah (*Dieu*) leurs hommages et leurs invocations. On nous obligera à mettre des chaussons par dessus nos souliers pour ne pas souiller le lieu Saint. Les musulmans quittent leurs chaussures en effet pour aller prier dans leurs mosquées.

Nous passerons sous l'Arc de triomphe d'Alexandre-le-Grand. Les bas-reliefs y rappellent les principaux exploits du célèbre roi de Macédoine. Cet arc de triomphe a subi les dégradations du temps.

Nous nous rendons à la citadelle qui domine la ville et la rade. Nous y accédons par la rue St-Paul. Pour mieux jouir du magnifique panorama qui s'offre aux regards du visiteur, nous ferons l'ascension d'un minaret situé en cette partie haute de Salonique. Les minarets, on le sait, sont des tours qui s'élèvent près des mosquées musulmanes. Dans le même quartier, se trouve un monticule, où, prétend-on, l'apôtre St-Paul prononça son 1^{er} discours aux Thessaloniens.

Enfin, le 1^{er} avril on embarque à bord du « Timgad ». Les permissionnaires partant pour la France sont au nombre d'environ 550. A chacun on remet une ceinture de sauvetage. Des chaloupes et des radeaux sont fixés au navire. Deux torpilleurs se tiennent aux côtés du bateau. On s'entoure de toutes les précautions que suggère la prudence. Car, ne l'oublions pas, les sous-marins ennemis circulent de toutes parts et poursuivent avec acharnement leur œuvre de destruction et de mort sur mer. Cependant, la plus grande gaieté règne sur le « Timgad ». Elle est si douce au cœur la pensée de la patrie que l'on va revoir.

A 11 heures, le « Timgad. » s'est mis en mouvement. Il vogue le jour et la nuit. Le lendemain matin, il entre en rade de l'Île de Milo. Nous restons à Milo jusqu'au soir. Et ainsi, dans l'obscurité la plus complète, nous doublerons le cap Matapan, repaire des sous-marins. Nous avons donc tout le loisir de contempler, de loin, puisque nous ne descendons pas à terre, l'île de Milo. Nous distinguons trois localités avec leurs églises. On aperçoit également quelques chapelles et maisons isolées sur le littoral. Cette île montagneuse semble assez fertile. Elle est cultivée, sur certains points du moins.

Quand vient le soir, le « Timgad » lève l'ancre et reprend sa marche. La traversée s'effectue dans les meilleures conditions ; mer calme, pas d'accident. Le mercredi matin 4 avril à 7 heures, nous sommes dans le golfe de Tarente, ville d'Italie. Tarente se voit d'une



façon peu distincte, car le brouillard l'enveloppe. On passe à 11 heures sous le pont transbordeur. Nous voilà maintenant dans le port même de Tarente. Bientôt, du Timgad nous descendons dans un remorqueur qui nous conduit à quai, un camp français est installé près du quai. Nous y demeurons quelque peu, juste le temps de nous restaurer. Il est décidé que nous remonterons l'Italie par voie ferrée. Un train italien est mis à notre disposition. Nous interrompons notre parcours à Livourne. C'est le vendredi saint. Pour réparer nos forces, on nous laisse à Livourne jusqu'au lendemain à midi. Nous repartons. Quand nous arrivons à Pise, toutes les cloches de la ville chantent déjà les joies de la Résurrection du Sauveur. Nous apercevons la cathédrale de Pise avec sa fameuse tour penchée. Le dimanche de Pâques, au matin, nous sommes à Vintimille, la dernière ville italienne.

Nous gardons de notre passage en Italie le meilleur souvenir. Nos regards se sont reposés sur des spectacles si beaux ! La population nous a témoigné une si cordiale sympathie !

A Vintimille « tout le monde descend. » Nous voyagerons désormais dans un train français. La frontière est franchie. Nous sommes chez nous. Menton. Nice, Cannes, et autres villes encore ! Voilà les étapes qu'il nous faut faire. Que tout cela est magnifique ! A 16 heures, nous sommes rendus à Marseille. J'éprouvai alors le désir qu'éprouvent ceux qui ont été longtemps absents, le désir de revoir au plutôt les êtres aimés. Le 10 avril au soir, j'étais à Chartres. Avant de quitter Chartres, le mercredi, je pus m'agenouiller aux pieds de Notre-Dame et célébrer ma messe dans sa basilique.

Quand j'eus rempli les premiers devoirs qu'impose la piété filiale, j'arrivais au milieu de vous. Je n'essaierai pas de vous décrire mon bonheur de me retrouver à Montboissier pour un temps qui me sembla trop court. Trop court il le fut, puisque je n'eus pas la possibilité

de vous voir tous. Pourtant, il m'aurait été doux de visiter chacun de vous, en particulier ceux que la guerre a le plus éprouvés.

Le 9 mai j'étais de retour à Marseille pour reprendre le chemin de l'Orient. Jusqu'au 21 mai, j'attendis le train militaire qui devait m'emmener avec d'autres à Vintimille. Pendant mon séjour à Marseille, j'allai chaque matin à Notre-Dame de la Garde pour y offrir le Saint Sacrifice de la Messe. Nombreux sont les pieux pèlerins qui gravissent la sainte colline pour y prier la « Bonne Mère » Nombreux sont aussi les ex-voto qui proclament que ce n'est pas en vain que l'on invoque la Vierge avec confiance.

Nous quittons Marseille le 21 mai à 1 heure du matin. Nous revoyons toute la côte d'Azur. De nouveau, nous traversons l'Italie. Nous stationnons quelques heures à Rome. On ne sort pas de la gare. Nous avons aperçu dans le lointain les célèbres basiliques de St Paul-hors-les-Murs, de St-Jean de Latran et de St Pierre. Nous continuons notre trajet. Le 25 mai, nous avons regagné Tarente. C'est à Tarente que nous fêterons très simplement la Pentecôte. Le lundi 28 mai, nous nous embarquons à bord du bateau russe « Impératrice Catherine II », comme je le fis sur le « Timgad.»

Le mardi, à 9 heures du matin, nous faisons escale à Corfou. Corfou est l'ancienne Île de Carcyre qui eut sa célébrité dans le passé. Nous demeurons en rade de Corfou presque un jour et demi. L' « Impératrice Cathérine II » quitte la rade de Corfou le mercredi à 18 heures. Nous longeons l'Albanie et la Grèce. Le lendemain, 31 mai, à 8 heures, nous entrons dans la baie de Navarin où nous resterons jusqu'au soir à 7 heures. Navarin est une petite ville qui est située sur le continent grec. Rencontre fameuse y eut lieu, en 1827 entre Grecs et Turcs, avec l'aide des Français. Quand nous partons de Navarin, deux torpilleurs, un chalutier et un patrouilleur nous escortent. Encore une halte le vendredi 1er juin à 10 heures, l' « Impératrice Catherine II » stoppe dans la rade de Milo. Nous reprenons notre traversée le soir du même jour. Le samedi à 18 heures, nous sommes rendus à Salonique. Nous ne débarquons que le dimanche. Dieu nous a protégés. Qu'il en soit remercié !

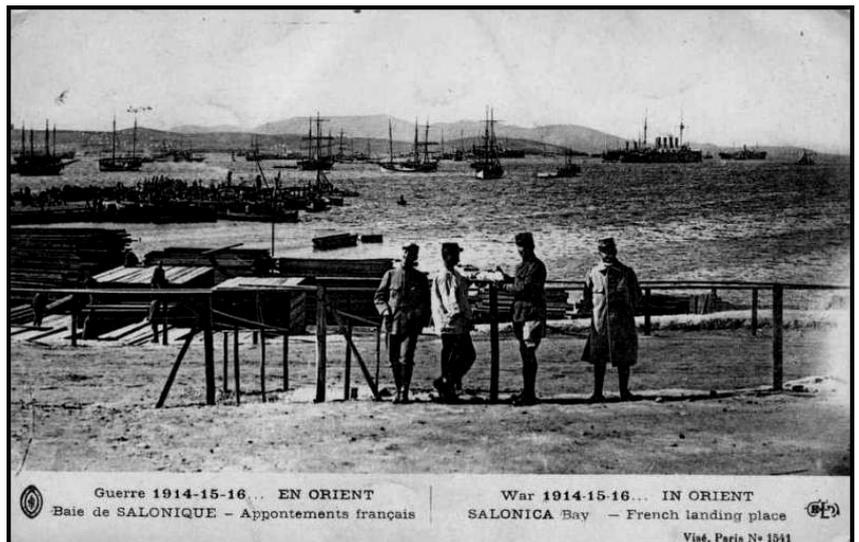
Après un arrêt au camp de Zeïtenlik, j'ai rejoint mon régiment



Ma lettre vous surprendra au milieu des pénibles travaux de la moisson. Je souhaite que Dieu bénisse vos efforts. Je souhaite aussi que cette récolte soit la dernière que vous ferez en l'absence des chers vôtres !. Car si nos espoirs se réalisent la paix victorieuse se rétablira cette année. Cette paix ne nous sera enfin accordée que si nous la demandons à Dieu. Beaucoup s'obstinent à vouloir se passer de Dieu. Ils croient qu'ils se suffisent à eux-mêmes. Pourtant nous avons appris à nos dépens ce qu'il en coûte de refuser l'intervention céleste. Ne l'oublions pas : Il y a un Dieu et c'est ce Dieu qui donne la victoire à qui il lui plaît. Prions Dieu et menons une vie plus chrétienne. Ce sera le meilleur moyen d'attirer sur nous, sur la France et ses alliés, la protection divine.

Agréez, mes chers paroissiens l'expression de mes respectueux sentiments en Notre Seigneur.

J. DELATOCHE, curé de Montboissier.



Appel à Cotisation : la cotisation annuelle est de 12 €

Votre participation est très importante pour la bonne marche de notre association, c'est la partie la plus importante de notre budget !

Vous pouvez la régler par chèque à l'ordre des Amis de Bonneval et :

- le déposer dans la boîte aux lettres des Amis de Bonneval, au 28 rue de la Grève.
- ou l'adresser par la Poste : **Les Amis de Bonneval, 28 rue de la Grève - 28800 BONNEVAL.**